

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 6

Artikel: Les campagnes allemandes d'occident de 1914 à 1916 [fin]
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339939>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les campagnes allemandes d'occident

de 1914 à 1916.

(FIN)

4. La bataille des Flandres.

Les engagements qui vont se dérouler maintenant des environs d'Ypres à la mer, sont la suite logique des précédents et répondent, à mon sens, à la même inspiration. C'est encore une contre-attaque, et qui poursuit le même objectif. Malgré le bruit fait en Allemagne autour de la « marche sur Calais », l'offensive des Flandres revêt avant tout le caractère d'une ultime contre-offensive, avec l'intention de ressaisir l'initiative en enveloppant le flanc extérieur de l'ennemi.

A cet effet, une nouvelle armée a été constituée, composée partiellement de corps de volontaires rapidement dégrossis, et dont le courage ne compensera pas l'inexpérience, et partiellement de formations retirées d'autres secteurs du front, et choisies, semble-t-il, parmi les plus solides. En tout, quatorze corps d'armée et quatre corps de cavalerie.

La première attaque, celle des volontaires, a été dirigée le long de la mer. Elle se poursuit en masses serrées, dans lesquelles l'artillerie de la défense produit d'atroces hécatombes. Le commandement allemand s'obstine, cherche la victoire à coups d'hommes, sans considération de pertes. On ne peut s'empêcher de se rappeler Napoléon parcourant le champ de bataille d'Eylau : une nuit de Berlin réparera tout cela. Après dix jours d'attaque et de massacre, il faut quand même abandonner la partie. L'inondation vient en aide au défenseur. Devant elle les survivants doivent reculer.

C'est alors autour d'Ypres que la bataille fait rage. Les franco-anglais ont pris l'offensive, et le 21 octobre la rencontre a eu lieu. La bataille durera jusqu'au 16 novembre. A partir du 14, les Alliés qui avaient dû céder, mais sans être rompus, sont en mesure de reprendre un peu de terrain. C'est la fin de la bataille.

COMMENTAIRE STRATÉGIQUE

Les communiqués et les commentaires de l'état-major impérial ont prétendu faire de la manœuvre des Flandres une sorte d'opération indépendante et séparée des événements antérieurs. La « marche sur Calais » aurait été dirigée contre l'Angleterre, l'opération contre la France étant représentée comme ayant abouti sur l'Aisne.

Cela me paraît tout à fait fantaisiste. On ne saurait, dans une campagne militaire, exécuter des sauts de chèvre capricieuse, et abandonner une opération en cours pour une autre sans suite ni liaison. Si l'on observe la succession des événements, on est conduit à voir dans la bataille des Flandres la quatrième phase d'une seule et même manœuvre, la manœuvre de l'enveloppement des forces alliées, échappant constamment à l'état-major impérial, qui la reprend toujours pour la voir lui échapper encore.

La première phase a été celle de la manœuvre de la Meuse. Les Allemands ont eu l'initiative du mouvement; ils ont refoulé l'adversaire à quelque 180 kilomètres à l'intérieur de son territoire.

La deuxième phase a été celle de la manœuvre de la Marne. Les Anglo-Français ont pris à leur tour l'initiative des mouvements et reconduit leur ennemi à environ 80 kilomètres en arrière.

La troisième phase est directement liée à la précédente qu'elle prolonge : c'est la manœuvre de l'Aisne et de la Somme. Les Allemands s'appliquent à ressaisir l'initiative des mouvements aux lieux où ils ont été reconduits; les Anglo-Français s'appliquent à la conserver.

Et la manœuvre des Flandres est la quatrième phase. Les Allemands, désespérant de ressaisir l'initiative aux lieux de

la précédente, changent leur effort de place; ils le reportent à quelque 100 kilomètres plus au nord, débordant en même temps à l'ouest. Leur volonté espère s'imposer de nouveau là à l'adversaire, lequel, à son tour, résiste et cherche même à profiter de la circonstance pour imposer définitivement la sienne à l'aide d'une contre-manœuvre.

Traduisons tout cela en termes militaires :

La manœuvre de la Meuse est une offensive allemande et une offensive brisée des Alliés;

La manœuvre de la Marne est une offensive des Alliés et une offensive brisée des Allemands;

Les manœuvres de l'Aisne et des Flandres conjointes sont une offensive des Alliés et une défensive avec contre-offensive allemande. L'état-major allemand exécute en très grand ce qu'il a tenté en moins grand au début de la manœuvre de l'Aisne, quand il poussait dans le bassin de l'Oise, sur Noyon, un échelon débordant chargé d'empêcher l'enveloppement ennemi. En dégarnissant la ligne de combat primitive, en libérant l'armée d'Anvers, en appelant d'Allemagne des forces nouvelles, il a constitué une puissante réserve de manœuvre, débordant à droite avec 100 kilomètres de recul le front de l'Aisne, et il l'a jetée en avant¹.

5. La bataille de Verdun.

La bataille de Verdun est assez présente aux souvenirs pour qu'il soit superflu de revenir sur ses péripéties. Il suffira d'en rappeler une, la péripétie du départ, et l'on aura le lien qui rattache cette opération au passé, et le rôle que, selon toute vraisemblance, le gouvernement impérial a prétendu lui faire jouer dans le cadre de la guerre.

Car la bataille de Verdun est sans liaison stratégique directe avec la manœuvre de 1914. Celle-ci a définitivement échoué dans les Flandres. Les fronts étant bloqués entre la Suisse et la mer tout essai d'enveloppement d'aile est maintenant exclu, à moins d'une violation de la neutralité helvétique. Mais même une tentative de ce genre constituerait une opération entièrement neuve, sans rapprochement avec le passé.

¹ *Avant-propos stratégiques*, p. 112 et suiv.

Il faut donc chercher dans d'autres préoccupations l'idée de la bataille de Verdun. Elle est probablement née de l'insuffisance des résultats obtenus par les armées austro-allemandes en Russie et dans les Balkans en 1915. Les gains de terrain réalisés n'ont pas procuré ce que seule la destruction des forces ennemies est capable de procurer : la paix imposée à l'adversaire. La Russie ayant encore des armées à sa disposition n'en a pas voulu. Même la Serbie et le Monténégro, quoique complètement envahis, n'en ont pas voulu. Cependant, pousser plus avant dans l'orient lointain était une œuvre vaine, aussi longtemps que les puissances occidentales restaient en mesure de fortifier leurs menaces. Il ne restait d'autre solution que de se retourner encore une fois contre elles et de leur arracher cette paix maintenant désirée.

L'offensive contre Verdun a affecté la forme d'une attaque brusquée. Ce genre de manœuvre est adopté lorsqu'on cherche une solution à la fois très complète et très prompte. On en impose à l'adversaire par la violence et l'imprévu du coup qui lui est porté. La surprise de la défaite doit être telle chez le vaincu qu'il en perde pour ainsi dire les sens. Il se trouve à terre avant d'avoir eu le temps d'y songer. Il ne pense plus qu'à crier grâce.

Quatre corps d'armée furent amenés, spécialement entraînés pendant quelques mois d'exercice. Ils furent alignés et échelonnés sur un front étroit d'une douzaine de kilomètres sous le couvert d'une très puissante artillerie. Brusquement, ils attaquèrent.

Le secteur choisi avait été celui de Verdun, une place particulièrement forte, quoiqu'en saillant sur la jonction du front des Vosges et du front de l'Aisne. Les risques de l'attaque étaient sérieux, mais le prestige du succès en serait accru. Verdun enlevé en quelques jours, quel triomphe !

L'armée d'assaut fut placée sous les ordres du prince héritier. L'empereur vint se montrer aux troupes, comme à Nancy, comme à Ypres. Au moment des premiers progrès, les journaux allemands annoncèrent qu'il avait signé lui-même l'ordre d'attaque.

Le caractère de la manœuvre, le choix du secteur d'offen-

sive, la mise en scène du commandement, toutes ces circonstances rapprochées de ce que l'on a vu depuis à la suite de l'offensive en Roumanie, semblent trahir le but poursuivi. Il s'est agi de lancer à la faveur d'un succès dont le prestige éblouirait l'opinion publique, l'offre de la « paix généreuse ».

On a donné d'autres versions des raisons de la bataille ; on a dit que la prise de Verdun dégagerait le bassin de Briey, et que pour empêcher les Français de reprendre l'offensive de ce côté-là en sortant de Verdun, le moyen le plus assuré était de leur enlever la place. Ce motif, et d'autres de même nature, peuvent avoir contribué au choix du secteur. Mais je crois qu'il faut chercher plus loin et plus haut ; que le décor théâtral dont l'opération a été entourée, et sa place dans l'ensemble des campagnes de 1914 à 1916, démontrent plus qu'une intention de victoire régionale et de simple refoulement d'un saillant du front. Le gouvernement impérial a souhaité et espéré terminer la guerre avantageusement à Verdun, une guerre que dans son intérêt, dans l'intérêt de l'Empire allemand et de l'hégémonie allemande sur l'Europe, et dans des intérêts dynastiques aussi, il devait montrer victorieuse partout, en occident où il fallait effacer l'échec de la manœuvre de 1914, en Russie et dans les Balkans... Si l'attaque avait abouti, il est des plus probables qu'à cette époque déjà l'offre de la paix, insuffisamment étayée sur la victoire de Roumanie, aurait été tentée.

Elle n'a pu l'être. L'offensive de 1916 au lieu de corriger l'insuccès de celle de 1914 l'a confirmé. La manœuvre frontale et localisée a échoué comme avait échoué la manœuvre d'aile à grande envergure.

6. Bataille de la Somme.

La bataille de la Somme débuta les derniers jours de juin 1916. Pendant tout le mois, l'attention publique était restée fixée sur Verdun. Vers la fin de juin, après une période d'accalmie, la lutte s'était réveillée, furieuse. A l'est de la Meuse, devant la deuxième ligne de défense de la place, on se battait à Thiaumont et à Fleury, tandis que sur la rive ouest, la hauteur 304 était l'objet de sanglants assauts.

Le 1^{er} juillet, Berlin signalant une activité combattante plus vive dans la région de la Somme, télégraphiait : « Les opérations de reconnaissance anglo-françaises effectuées en plusieurs endroits et nuitamment aussi ont été partout déjouées. Du matériel et des prisonniers sont restés entre nos mains. »

A la même heure, les positions allemandes étaient enlevées sur 25 kilomètres de front et leurs défenseurs tués, pris ou refoulés dans des tranchées de seconde ligne. Les jours suivants l'attaque progressait de plusieurs kilomètres. Dès le 5, le compte des prisonniers s'élevait à 18000 hommes.

Depuis le commencement de la guerre de tranchées, jamais un gain de terrain n'avait été aussi rapidement réalisé sur un espace aussi large et profond. A Verdun, les Allemands avaient mis cinq mois à ne pas gagner beaucoup plus ; à Arras et en Champagne, les Français avaient subi de lourdes pertes pour des succès tactiques. D'emblée la bataille de la Somme trahissait une autre allure. On se demanda quelle serait sa répercussion sur celle de Verdun, et voyant peu à peu les Alliés progresser vers Péronne, en direction des communications des Allemands de l'Aisne, on se demanda simultanément si et quand l'arc du front de Noyon se romprait ou se redresserait à la suite d'un recul vers la corde. Car pour peu que les progrès de l'attaque dussent persister, cette solution deviendrait obligée.

D'abord, on ne remarqua pas de changement essentiel dans l'attitude du commandement allemand. Au nord de la Somme, après leur premier bond, les troupes britanniques, qui formaient l'aile gauche de l'attaque, avaient dû stopper, et les troupes françaises marquaient le pas, à l'aile droite, à cheval sur la rivière, attendant que les Anglais arrivassent à leur hauteur. Les dépêches de Berlin affectaient le dédain. Pour elles, la bataille de la Somme n'existait pas.

Mais des informations filtraient peu à peu. Elles mentionnaient le transfert de trois divisions de Verdun dans la Somme. Sur le front des combats, des réserves de secteurs entraient au feu ; on constatait la formation hâtive de bataillons de fortune au moyen de compagnies prélevées un peu partout dans le voisinage. L'affaire était plus grave que Berlin ne l'avouait.

En effet, dès le 13 juillet, les grandes attaques à Verdun prirent fin; elles ne renaîtront plus que de sept en quatorze, et de plus en plus fractionnées. La contre-attaque passera aux Français. Le 5 août, ils reprendront l'ouvrage de Thiaumont et Fleury; le 25 octobre le fort de Douaumont; le 2 novembre celui de Vaux; enfin le 16 décembre, approchant au nord de la ligne d'où s'est ébranlée l'attaque brusquée allemande du 21 février, ils atteindront Vacherauville et Louvemont, enlèveront 115 canons et captureront 7500 prisonniers. Avec ceux de la journée de Douaumont, cela fera 12000.

Ainsi la bataille de la Somme a éteint l'offensive allemande de Verdun.

Cependant les attaques alliées de la Somme ont suivi leur cours. A fin juillet, Anglais et Français sont à peu près à la même hauteur, ceux-là face à Bapaume, ceux-ci face à Péronne, et à fin août ils approchèrent ensemble de Combles, qui est un centre de résistance entre les deux villes. Le rythme de la bataille ne tardera pas à se dégager. On assistera à de fortes poussées par secteurs, tantôt au nord, tantôt au sud, tantôt au centre, et conduisant à l'enveloppement progressif des grands mas fortifiés. Anglais et Français convergeront vers Combles, d'où les uns pourront se diriger au nord par Sillery-Saillisel vers Bapaume, les autres au sud, vers Péronne, par Bouchavesnes. Les Anglais joindront à leur poussée par Sillery-Saillisel une autre poussée par Thiepval et la vallée de l'Ancre, et, ultérieurement, une troisième poussée au nord de l'Ancre, par Puisieux et Achiet, destinée à rechercher le mas fortifié de Bapaume par le nord. Les Français agiront sur Chaulnes pour manœuvrer Péronne par le sud.

A fin septembre, Combles est pris. Pendant ces trois mois de bataille et au cours de leurs reculs successifs, les Allemands auront perdu 60000 prisonniers. A fin octobre, la poussée vers Péronne par le nord, dépassera Bouchavesnes; les Anglais seront descendus vers l'Ancre, au nord de Thiepval et Courcellette; le compte des prisonniers allemands atteindra 70000. A fin novembre, tandis que les Français menaceront Chaulnes de plus près, les Anglais étendant le progrès des attaques à leur gauche auront mordu sur le plateau de la rive nord de

l'Ancre et enlèveront encore 4000 prisonniers. La situation est préparée pour la reprise du printemps.

Lorsqu'en février 1917 l'activité renaîtra, les Anglais additionneront des gains successifs. Leurs bombardements s'affirmeront plus violents, rendant à leurs ennemis les tranchées intenable. A la fin du mois, Bapaume sera serré de près par le nord, l'ouest et le sud; entre Saillisel et Bouchavesnes, le bois de Saint-Pierre-Vaast aura été occupé; l'enveloppement de Péronne sera amorcé.

Alors les Allemands se mettent en retraite. Ils redressent en reculant l'arc de cercle de Noyon; ils se dirigent vers la corde, représentée actuellement par la ligne Arras-St-Quentin-Laon-Soissons. Le deuxième effet de la bataille de la Somme est réalisé: elle a éteint l'offensive allemande de Verdun; elle a contraint au repli l'aile occidentale du front allemand de l'Aisne.

COMMENTAIRE STRATÉGIQUE

La bataille de la Somme a été le motif ou un des motifs déterminants de la retraite allemande au début de mars 1917. Mais ce motif a été précédé lui-même de quelques autres qu'il est instructif de récapituler.

La stratégie est comme la nature, elle a horreur du vide et ne procède jamais par sauts; chacun de ses faits est la conséquence d'un fait antérieur; l'action stratégique est une chaîne dont les chaînons sont étroitement soudés; tout nouvel acte remplace une situation par une autre, et de même que la situation antérieure avait dicté l'acte de guerre qui l'a modifiée, de même la situation nouvelle inspire et dicte les actes de guerre subséquents.

Aujourd'hui que le repli allemand a retiré toute une partie du front auquel la stratégie de l'état-major impérial, en 1914, avait demandé d'apporter l'enveloppement de la ligne alliée de l'Aisne; aujourd'hui que la disparition de l'angle de Noyon supprime une des traces les plus nettes du projet de marche sur Paris, on est fondé à reconstituer la chaîne qui relie l'offensive de 1914 à la retraite de 1917, à rechercher le moment où la question de retraite s'est virtuellement posée et celui où la résolution ne put plus être différée.

Pour déterminer l'heure de la retraite virtuellement sonnée, il semble bien qu'il faille remonter à l'échec de l'offensive germanique de Pologne. Cet échec, dont les commentaires allemands firent improprement une victoire décisive, parachevait celui du plan de guerre entier. Ce dernier ne pouvait aboutir que par l'écrasement rapide de la France, laissant le temps, qui ne serait plus de longue durée, d'abattre une Russie livrée à ses seuls moyens. En fait, ce temps ne fut pas laissé aux auteurs du plan de guerre. L'armée russe n'ayant pas été mise hors de cause complètement, une campagne de 1916 en Orient aurait été nécessaire pour couronner celle de 1915. Mais l'armée française avait été moins détruite encore, comme on l'a vu plus haut, et l'armée britannique se constituait. Dès la menace de la deuxième bataille de Champagne, en automne 1915, il avait fallu en hâte ramener les bataillons transférés en Galicie au printemps. L'armée austro-allemande, même accrue des Bulgares, mais diminuée des forces opposées aux Italiens, n'était pas en mesure de mener une guerre active simultanément à l'est et à l'ouest. S'il n'était pas possible d'obtenir la paix, la retraite s'imposerait sur l'un ou l'autre de ces deux fronts. Voilà donc la question virtuellement posée.

Mais comment obtenir la paix ? elle n'était possible qu'à la condition d'un coup assez violent porté aux Alliés d'Occident pour les incliner à l'accepter. L'idée de l'attaque de Verdun prit alors naissance. La Russie aurait besoin d'un long délai avant de reprendre la lutte active ; pendant ce temps, l'état-major impérial disposerait d'un délai suffisant pour essayer son opération.

Elle a échoué. Il aurait fallu le succès brusqué. Dès l'instant que l'affaire traînait, on se retrouvait dans les normes ordinaires ; on ne pouvait plus qu'espérer marquer par une victoire régionale une force qui s'imposerait à la réflexion de l'ennemi. Ce serait la paix par marchandage, à défaut de la paix plus ou moins dictée.

Même sous cette forme le projet n'aboutit pas. Une fois de plus, les Russes revinrent à la charge plus tôt qu'on ne les attendait, et comme sur ces entrefaites la bataille de la Somme avait commencé, il fallut s'ingénier à parer à la victoire du général Broussiloff. On recourut aux Turcs, et l'on prépara

l'armée Falkenhayn. Sur tout le front d'Occident, les Allemands se soumirent à la défensive. L'attaque de Verdun fut interrompue et la résistance sur la Somme organisée.

* * *

En résumé, le rappel des six grandes phases de la guerre d'occident de 1914 à 1916 conduit aux conclusions suivantes :

En 1914, l'offensive générale allemande n'a pas abouti ; malgré des ressources intactes utilisées sur le plus vaste front et avec la faculté de manœuvres d'ailes, non seulement la destruction des armées alliées n'a pas été obtenue, mais elles n'ont pas été privées des moyens de continuer la lutte. La trêve de 1916, pendant laquelle la décision allemande a été cherchée en Orient, leur a laissé le loisir de se consolider.

En 1916, l'offensive régionale au moyen d'une armée spécialement préparée et entraînée n'a pas abouti. Cette armée s'est usée contre un adversaire dont l'usure n'a pas été parallèle. La démonstration en fut faite lorsqu'à l'offensive de Verdun les Anglo-Français répondirent par la contre-offensive de la Somme. Celle-ci mit fin à la bataille de Verdun où les Français rétablirent à peu près la situation initiale, cependant que sur la Somme les Allemands ne parvenaient pas à rétablir la leur, et durent accepter le recul sans contre-partie.

Les propositions de paix succédant à la campagne de Roumanie, dans laquelle l'état-major impérial usa la nouvelle armée de réserve qu'il avait pu constituer pendant l'été de 1916, furent la conséquence nécessaire de l'infériorité où les reculs d'Occident plaçaient l'armée allemande.

Si, au printemps 1917, l'état-major allemand n'a pas cru devoir reprendre l'offensive à l'aide de la réserve qu'il a pu constituer pendant l'hiver, c'est qu'il a estimé :

1^o ne pas pouvoir obtenir par son moyen ce que ni l'armée intacte de 1914, ni l'armée spécialement entraînée de 1916 n'avaient pu obtenir ;

2^o ne pas pouvoir sur place et jusqu'à lassitude de l'adversaire, résister à l'usure que lui infligeait la contre-offensive de la Somme.

Le début de la quatrième campagne de la guerre européenne a donc été caractérisé par l'aveu de l'état-major impérial d'une supériorité ennemie qui l'empêche d'imposer sa volonté dans les conditions originaires de la lutte, et l'oblige à céder sur ses succès antérieurs pour chercher, si possible, des avantages relatifs au gré des circonstances.

Colonel FEYLER.

